

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 43 (1905)  
**Heft:** 32

**Artikel:** Croquis villageois : la lessive  
**Autor:** Roulier, A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-202539>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASBENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, La 33<sup>me</sup> rue.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.  
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Croquis villageois.

LA LESSIVE

Ma grand'mère n'avait pas sa pareille pour faire la lessive et, dès les premiers beaux jours du printemps, elle allait « en journées », dans les « grosses maisons » du village. Cela durait des semaines entières, jusqu'au moment des fenaisons. La brave femme recommençait en automne, et souvent, dans les froids matins de novembre, je la voyais partir de son pas alerte en dépit de ses soixante-dix ans bien comptés, pleine de courage et paraissant ne pas sentir les morsures de la bise ; et je suivais des yeux le balancement rythmique des larges ailes de son chapeau plat, jusqu'au moment où sa silhouette s'évanouissait au premier coude du chemin...

Aussitôt qu'on lui laissait quelque répit, ma grand'mère en profitait pour effectuer le grand lavage de notre linge. C'est elle qui avait la haute main dans cette importante opération et toute la maisonnée était à ses ordres.

Quand mon père avait roulé jusque dans la cuisine la grande *line* (cuvier), qu'il l'avait solidement fixée à hauteur convenable et lui avait donné l'inclinaison nécessaire à l'écoulement de l'eau, ma grand'mère en parsemait le fond de grosses bûches de sapin et de débris de vaisselle, elle en tapissait les parois d'un grand « fleurier » (drap), puis elle y empilait le linge qui montait jusqu'aux bords. Elle versait alors sur le tout quelques seilles de cendre, et le coulage commençait. Un chaudron sous lequel brûlaient de gros troncs de chêne, réservés à cet usage, fournissait l'eau bouillante que ma grand'mère versait sur les cendres, et qui ressortait écumeuse et brunâtre par un orifice ménagé à cet effet ; un bâton glissant dans une gaine de bois et dont seule une grande personne pouvait atteindre l'extrémité, donnait issue au « lissu » (eau de lessive).

Ce bâton me rappelle une aventure dont je fus le héros — ou la victime — et qui m'a laissé des souvenirs... cuisants. J'avais alors huit ans. Profitant d'une absence de ma grand'mère, je m'avisai, un jour de lessive, de faire manœuvrer le bâton dont je vous ai parlé, et de m'offrir le plaisir de voir jaillir le flot bouillonnant, qui se déversait dans une seille placée sur les dalles. Mal m'en prit. Je réussis bien, à l'aide d'un tabouret, à grimper sur le bord du cuvier ; je parvins même, sans trop de peine, à tirer le bâton hors de sa gaine et j'eus l'ineffable joie d'entendre — je ne pouvais le voir, hélas ! — le liquide s'échapper avec un bruit d'écluse. Je jouissais de mon bonheur depuis une minute à peine, quand j'entends le pas pressé de ma grand'mère dans le vestibule. Effrayé, je sautai à terre, sans même prendre le temps de boucher l'orifice, que je regardais avec des yeux agrandis par la terreur, car la seille était pleine, et le lissu précieux inonda la cuisine ! En ce moment, ma grand'mère entra. Le châtement ne se fit pas attendre : si la bonne femme était une excellente lessiveuse, elle n'entendait pas

qu'on fit de sa cuisine une façon de marécage. Elle m'appliqua sur les joues et les oreilles quelques sonores soufflets qui me firent très mal, car elle avait les mains sèches, si extraordinaire que cela puisse vous paraître un jour de lessive... puis elle m'expédia prestement hors du sanctuaire où elle entendait être seule à officier. J'oubliais de vous dire qu'elle avait eu soin, avant de me gifler, de pousser le bâton qui avait fait mon malheur.

Je ne me suis plus jamais avisé dès lors de couler la lessive.

Le lavage avait lieu à la grande fontaine du quartier — qu'on appelait « la fontaine couverte », parce qu'elle était surmontée d'une toiture en zinc — spécialement affectée aux lessives. Deux femmes étaient engagées pour la circonstance. Comme ma grand'mère, c'étaient des lavandières de profession et le nettoyage du linge n'avait plus de secrets pour elles.

Les trois femmes, autour du grand bassin de granit, s'en donnaient de frotter, de battre, de tordre draps, chemises et linge de toute sorte. Et c'était un bruit ininterrompu d'eau rejaillissante et de toile claquant sur les planches à laver, le tout dominé par la conversation des trois femmes, car vous pensez bien que nos lavandières étaient comme toutes les lavandières et que leurs langues, de même que leurs bras, n'étaient jamais oisives...

A neuf heures on m'envoyait porter les « dix heures » aux travailleuses. Celles-ci suspendaient un moment leur besogne — mais non pas leur babil — s'asseyaient sur le bord du bassin et mangeaient de bon appétit le pain bis et le fromage que j'avais tirés de mon panier, en prenant un doigt d'un petit vin du cru. Ma grand'mère avait la bonté de me tailler un quignon dans la miche dorée.

A midi, les femmes se rendaient au logis pour dîner. Ce repas ne différait guère d'une maison à l'autre ; c'étaient, suivant la saison, des épinards accompagnés d'un morceau de salé, ou des choux et du jambon, en sorte que les lavandières, qui chaque jour changeaient de maîtres, étaient assurées de ne pas changer de menu. Le repas était suivi de l'inévitable tasse de café noir, dont ne saurait se passer toute lessiveuse qui se respecte.

Tandis que l'on dînait, j'avais pour mission de monter la garde autour de la fontaine, ou du moins j'étais censé le faire. En réalité je jouais en compagnie de quelques camarades de mon âge, et je crois que les voleurs auraient eu beau jeu, s'il leur avait pris fantaisie de soustraire quelque pièce de linge...

La journée se terminait par un souper copieux qui faisait oublier leurs fatigues aux braves ouvrières.

Mon père avait tendu un cordeau entre les arbres du verger, et le même jour, si le temps était beau, une bonne partie de la « lessive » était séchée. Ma grand'mère était contente s'il en était ainsi ; mais si la pluie l'obligeait à remettre l'opération à plus tard, son humeur s'en ressentait déplorablement.

Elle est morte voilà déjà bien des années, cette bonne vieille grand'mère, mais je revois

encore son visage creusé de rides profondes, et son large chapeau dont les ailes se balançaient au rythme de son pas alerte. Et chaque fois que, dans les prés du village, une blanche « lessive » clapote au vent, le souvenir de la brave femme me revient, fidèle et attendrissant...

A. ROULIER.

## Du 100 à l'heure.

Un paysan avait mené, à dos d'âne, quelques fournitures au chantier de la Compagnie de navigation, à Ouchy.

Il s'intéressa au travail d'ouvriers qui enduisaient de goudron certaines parties d'un bateau en réparation.

— Alo, dites donc, demande-t-il, pourquoi qu'on met de la pédze à ces bateaux ?

— Mais c'est pour qu'ils aillent plus vite, répondit un farceur d'ouvrier.

— Ah vraiment !... Oh bien, j'ai là mon âne qui aurait grand besoin qu'on lui en mette aussi.

— C'est pas la première fois que ça se ferait. Voyez, la marmite est pleine ; on ne vous demandera rien.

— C'est pas de la rigolade, au moins ?

— De la rigolade ! Essayez, si vous n'y croyez pas. Vous n'avez qu'à lever la queue de votre âne et à mettre dessous un peu de cette poix. Et vous verrez, y va ficher le camp comme un tonnerre.

— Eh bien, va comme il est dit.

Le paysan approche son âne de la marmite de goudron, lui lève la queue, tandis qu'avec le petit balai de bruyère un des ouvriers applique sur l'arrière-train de la pauvre bête un emplâtre bouillant.

L'âne part aussitôt comme un diable, en brâmant et en faisant des gambades folles.

— Hé ! hé ! Arrête-toi, Blanquet, attends-moi ! criait le paysan, en courant après.

Mais l'âne continuait sa course échevelée.

Alors, revenant sur ses pas, le paysan s'approche des ouvriers et, baissant l'échine :

— Vite ! de la pedze. Vite ! Si vous ne m'en mettez pas aussi, le diable si je le rattrape !

**Flûte !!** — Alors ! que faites-vous donc avec votre flûte, devant le téléphone ? A qui donnez-vous une audition ?

— A la demoiselle du téléphone.

— A la demoiselle du téléphone ?...

— Mais oui, ça lui fait plaisir et, pour me remercier, elle veut bien quelquefois me donner la communication.

— Autrement, ... flûte ! !... hein ?

## L'or du Chalet-à-Roch.

L'an 1833, en automne, on ne parlait, dans le haut de la Vallée de Joux, que des allées et venues mystérieuses d'une bande d'individus, à travers les sapinières de la roide Côte du Carroz, à deux pas de la frontière de France. Porteurs de pioches, de cordes et de sacs, ces hommes traversaient sans s'arrêter le pâturage des Petits-Plats et, montant plus haut dans la forêt, disparaissaient dans les clairières du Chalet-à-Roch. Parfois, on ne les re-